

STEVE SAVAGE

DDA

—

**DUCASSE,
DOSTOÏEVSKI,
ARTAUD**

Chambres d'écrivain



LE QUARTANIER

DUCASSE

ou

QUATORZE POIGNARDS

Ne comptez pas y trouver son ange gardien. La queue de poisson ne volera que pendant trois jours, c'est vrai; mais, hélas! la poutre n'en sera pas moins brûlée; et une balle cylindro-conique percera la peau du rhinocéros, malgré la fille de neige et le mendiant! C'est que le fou couronné aura dit la vérité sur la fidélité des quatorze poignards.

ISIDORE DUCASSE, comte de Lautreámont
Les chants de Maldoror

LA SOURCE

Isidore Ducasse, comte de Lautréamont,
Les chants de Maldoror, 1869.

LE DÉCOR

Une chambre.

On trouve dans cette chambre une fenêtre et une porte condamnées, une table et une chaise, un lit dans lequel Ducasse passe le plus clair de son temps, un piano droit et un banc où Lautréamont écrit et plaque des accords, une baignoire sur pattes remplie à ras bord de jus de tomate, un étal sur lequel on retrouve quatorze poignards, une feuille d'acier accrochée à un support mobile et, enfin, un alambic, véritable réseau inextricable de tubes, de fioles et de bouteilles sillonnant la chambre et dans lequel circule ce que l'on croit être du sang.

LES PERSONNAGES

- Isidore Ducasse, un adolescent poitrinaire et dur d'oreille.
- Le comte de Lautréamont, un gratte-papier plagiaire.
- Maldoror, un assassin au sang froid et bleu.

I

/ AVORTON /

PROLOGUE

Sur la table, un bol de soupe aux tomates fumant. Lautréamont, au piano, écrit et lit à haute voix, plaque des accords. Maldoror reste silencieux, quasiment invisible, près de la feuille d'acier. Ducasse, alité, s'agite.

LAUTRÉAMONT, *au public* – Ô toi qui m'écoutes, puisses-tu, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce que tu entends, trouver, sans te désorienter, ton chemin abrupt et sauvage à travers les marécages désolés de ces scènes si sombres et pleines de poison. Sache que si tu n'apportes à ton écoute une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à ta défiance, les émanations mortelles de ces chants imbiberont ton âme comme l'eau le sucre.

Jusqu'à nos temps, la poésie fit fausse route. S'élevant jusqu'au ciel ou rampant jusqu'à terre, elle a méconnu les principes de son existence et a été, non sans raison, constamment bafouée par les honnêtes gens. Elle n'a pas été modeste, qualité la plus belle qui doit exister chez un être imparfait. Moi, je veux montrer mes qualités, mais je

ne suis pas assez hypocrite pour cacher mes vices. Le rire, le mal, l'orgueil, la folie paraîtront, tour à tour, entre la charité et l'amour de la justice, et serviront d'exemple à la stupéfaction humaine : chacun s'y reconnaîtra, non pas tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est. Ainsi donc, l'hypocrisie sera chassée de ma demeure. Et, peut-être que ce simple idéal, conçu par mon imagination, surpassera, cependant, tout ce que la poésie a trouvé jusqu'ici de plus grandiose et de plus sacré. Car, si je laisse mes vices transpirer dans ces pages, on ne croira que mieux aux vertus que j'y fais resplendir et dont je placerai l'auréole si haut que tous les plus grands génies de l'avenir témoigneront pour moi une sincère reconnaissance.

Écoute ! Je chante pour moi seul et non pour mes semblables. Je ne place pas la mesure de mon inspiration dans la balance humaine. Libre comme la tempête, je suis venu échouer, un jour, sur les plages indomptables de ma terrible volonté. Je ne crains rien, si ce n'est moi-même. Dans mes combats surnaturels, j'attaquerai l'Homme et le Créateur, avec avantage – comme quand l'espadon enfonce son épée dans le ventre de la baleine !

Il prend un poignard sur l'égal, fend l'air, le dépose.

LAUTRÉAMONT – Il n'est pas bon que tout le monde entende ce qui va suivre. (*Il plaque un accord dissonant.*) Quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. Par conséquent, âme timide, avant de pénétrer plus loin dans de pareilles landes inexplorées, dirige tes talons en

Ducasse ou Quatorze poignards

arrière et non en avant. Écoute bien ce que je te dis : dirige tes talons en arrière et non en avant !

Il montre la sortie au public.

LAUTRÉAMONT – Puisque tu le désires – tu n’as plus le choix –, laisse-moi invoquer la haine dès le début. (*Il va vers la table, prend le bol de soupe, en renifle les émanations.*) Tu en renifleras, baigné dans d’innombrables voluptés, lentement et majestueusement, tant que tu voudras, avec tes narines orgueilleuses, larges et maigres, en te renversant de ventre, pareil à un requin, dans l’air beau et noir, comme si tu comprenais l’importance de cet acte et l’importance non moindre de ton appétit légitime, les rouges émanations. Je t’assure, elles réjouiront les trous informes de ton museau hideux, ô monstre, si toutefois tu t’appliques auparavant à respirer trois mille fois de suite la conscience maudite de l’Éternel ! Tes narines, démesurément dilatées de contentement ineffable, d’extase immobile, ne demanderont pas quelque chose de meilleur à l’espace devenu embaumé de parfums et d’encens, car elles seront rassasiées d’un bonheur complet – comme les anges qui habitent dans la magnificence et la paix des agréables cieux.

Il retourne au piano.

LAUTRÉAMONT – N’est-il pas vrai que tu m’écoutes avec attention ? Si tu m’écoutes davantage, ta tristesse sera loin de se détacher de l’intérieur de tes narines rouges. Alors,